LES IDÉES DU JOUR

J'étais à l'École polytechnique le soir du 6 décembre 1989

Au nom de la vie, il faut mettre fin à ces carnages

par BENOÎT LAGANIÈRE

M. Benoît Laganière est ingénieur et demeure à Donnacona.

Session automne 1989. 5e session en génie mécanique. Le début de la fin de mon baccalauréat commençait. 6 décembre 1989. J'assistais à mon dernier cours de la session. La professeure nous libère à 16h35.

Pour la première fois de la session, j'ai décidé de souper à la cafétéria à cause du souper spécial de Noël. Je profite du temps pour visiter l'école. C'était calme. J'étais bien. Admiration de la ville du 6e étage, exposition de photos au 2e étage, visite des ordinateurs au magasin du rez-de-chaussée, bouquinage à la librairie du 2e étage, finalement attente à la porte de la cafétéria. 17h. Je vais m'asseoir avec mon cabaret plein de bonnes denrées. Sitôt la soupe finie, j'attaque les carottes et le brocoli mous. J'entame la dinde farcie, je mâche lentement pour goûter. Comme d'habitude, les étudiants couraient, mais pas comme d'habitude.

« Sortez, il y a un tireur fou dans l'école ! Quoi ? Il continuait à courir. « ...un tireur fou dans l'école... » C'était Paul, une employé sérieux de la papeterie. La fille assise à ma droite me demande d'un ton éteint: « Est-ce que tu crois ce qu'il dit ? » Ma bouche était pleine de dinde farcie et j'ai essayé de lui dire que je sortirais même si c'était une mauvaise blague. Ma gorge était engourdie.

J'ai pris mon sac et j'ai laissé mon repas. Mon coton ouaté bleu et mon pantalon beige se plissaient à mes mouvements. Je ne savais pas si c'était une mauvaise plaisanterie, mais j'ai obéi à la voix de Paul. Je me dirigeais vers une sortie de la cafétéria. En empruntant le couloir accédant à la porte extérieure, des gens criaient: « Vite, dépêchez-vous, il s'en vient ».

Mon corps s'est engourdi et j'ai senti le souffle chaud de la foule paniquée. À ce moment, ma tête a passé les commandes à mon instinct de survie. Le tireur fou est entré à une extrémité de la cafétéria, alors que j'en sortais par l'autre. Malheureusement, mon instinct de survie n'a pas bouché mes oreilles lorsque les balles ont giclé.

Le souffle de la mort

J'ai senti la mort souffler sur moi. J'ai continué à courir et je suis entré dans un centre administratif à proximité de Poly. J'ai parcouru deux étages à frapper aux portes dans l'espoir de me réfugier sous un bureau ou dans une garde-robe. Aucune porte ne s'est ouverte, car il était 17h25 et tous les travailleurs étaient partis.

Heureusement, une dame aux cheveux gris était encore au boulot. Elle a fait partir les cafetières et a mis les téléphones à la disponibilité des gens qui entraient dans l'édifice. « Interurbains, cafés, prenez ce que vous voulez ». J'ai appelé mon colocataire pour qu'il vienne me porter des bottes et un manteau. Cependant, j'aurais dû partir sans bottes et sans manteau. Les gens commençaient à compter leurs épreuves. J'ai entendu des choses bouleversantes, voire inimaginables. De ces paroles ont émergé des images, de ces images se sont créées de fausses réalités.

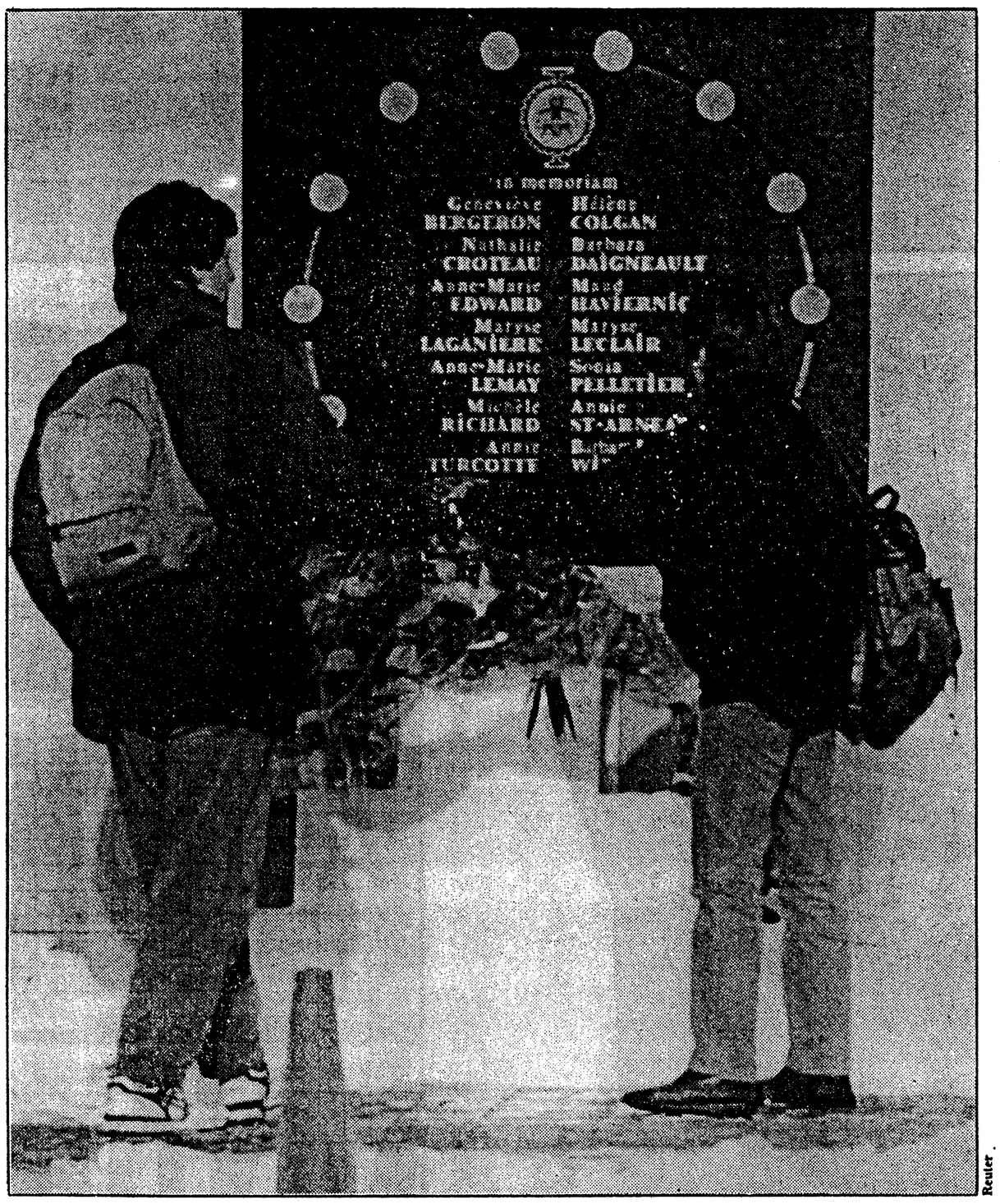
7 décembre 1989. Le réveil s'est fait vers 5h30 du matin. J'ai tôt fait d'allumer la radio pour savoir ce que j'avais vécu. J'ai couru au dépanneur et j'ai été me recueillir dans une petite église du quartier Côte-des-Neiges. J'ai demandé au plus haut d'accueillir ces 14 femmes abattues par un déséquilibré. Je lui ai demandé de soutenir les parents, les maris, les fiancés, les amis et toutes les personnes affectées par ce drame. Je l'ai remercié de m'avoir laissé la vie.

Le soir est arrivé, le noir est arrivé. La tension est forte : je m'aperçois que ma vie aurait pu finir le soir précédent. Je n'étais pas capable de rester dans le noir. Pendant les trois mois après la tragédie, une lumière était constamment allumée dans ma chambre la nuit.

Le réveil

Pendant ces trois mois, j'ai pour ainsi dire « survécu ». J'étais absent de la réalité, je pensais constamment à la tragédie. Puis un beau jour de mars, je me suis « réveillé ». J'ai repris le goût de mordre dans la vie. Certes, depuis ce temps, je me demande à chaque jour le pourquoi de cette atteinte à la vie. Pour moi, cet acte est encore incompréhensible. Pourquoi tuer des gens ? On peut enterrer de grandes peines, mais on ne peut jamais les oublier.

Comment enrayer la possibilité qu'un autre crime de la sorte se reproduise ? Tout d'abord il faut employer la technique de la dénonciation. Il faut dénoncer les gens en pleine crise mentale pour que des psychologues et des agents du service social puissent les aider. Les gens mentalement troublés ne peuvent plus distinguer le bien et le mal. La dénonciation peut aider ces gens et peut donc prévenir des tragédies familiales ou sociales.



Reuter

Deux étudiants se tiennent par la main devant la plaque-souvenir érigée près de l'École polytechnique de Montréal où 14 femmes ont été tuées le 6 décembre 1989.

Tout cet enseignement permettrait peut-être d'allumer une lumière à une personne qui s'apprêterait à poser un geste meurtrier. Toute société doit enseigner ces règles, car plusieurs personnes ne les ont jamais sues et ne peuvent donc pas les transmettre à leur progéniture.

Les divers aspects de la violence

Les moments difficiles nous permettent de découvrir des absurdités. La violence à la télévision. Jadis, j'étais un inconditionnel de *Rambo*, de *Commando* et de tous ces héros qui décapitaient les méchants. C'était beau de voir les balles transpercer les corps et faire éclater les têtes. Je riais de voir les longs couteaux trancher les gorges. J'aimais voir les organes internes des corps ouverts bouger comme du pouding. Plus c'était horrifiant, plus j'étais content. Je savais que ce n'était que des trucages, mais je ne savais pas que ces horreurs affecteraient un jour mes amies.

De l'enfance à l'âge adulte, toutes les formes de violence nous sont présentées. Peu importe la manière, l'important est de tuer les méchants. Et si un jour la vie m'apporte de grandes déceptions, de grandes peines, de grandes frustrations, une maladie physique ou mentale, serais-je le même homme qu'aujourd'hui ? Les « méchants » seront-ils ma femme, ma famille, les voisins, les employés du supermarché,... vous ? J'ai peur de ce conditionnement perpétuel à la violence. La violence engendre la violence. Je crois qu'on peut éliminer les méchants sans utiliser les fusils, les couteaux et les bombes.

Que faut-il faire ?

Encore aujourd'hui, les armes à feu ne sont pas assez réglementées. Tout d'abord, il faut restreindre le calibre des armes aux stricts besoins de la chasse. Mis à part les braconniers, je ne crois pas que des chargeurs de 10, 20, 30 ou 40 balles sont très utiles pour la chasse au Québec et au Canada. En plus de la vérification du dossier judiciaire, l'acheteur devra fournir une signature et une lettre de recommandation d'une dizaine de personnes de son entourage»: famille, collègues de travail, police municipale, centre de loisirs, etc. Le but de cette procédure est de retracer tout individu suspect qui aurait des tendances meurtrières ou suicidaires.

La tuerie de l'Assemblée nationale, la tuerie de l'École polytechnique de Montréal, la tuerie de l'Université Concordia, de même que toutes tragédies ayant pu se produire à ce jour, ont causé la mort de centaine de personnes en plus de briser la vie de milliers d'autres. Il faut cesser ce carnage.

Je crois sincèrement que la dénonciation de gens potentiellement dangereux, l'enseignement moral et physique de conduites dans la société, la présentation de films, de nouvelles ou d'émissions à caractère non violent et la réglementation stricte des armes à feu peuvent atténuer et même enrayer le meurtre de gens par des personnes ayant de grandes perturbations mentales.

Je réclame le droit et le respect de la vie.